

Le silence des jaguars

Maggie CAPELAN

Le silence des jaguars

Il est temps pour eux de mourir

Bleu capelan

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements de ce récit sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles, des établissements d'affaires, des événements ou des lieux existants serait purement fortuite.

Retrouvez-moi sur www.maggiicapelan.fr

Ou sur Instagram : @maggiicapelan_autrice

« Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur et éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre. Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

© Bleu capelan

10, impasse Corneille, 83150 Bandol — France

ISBN : 979-10-984231-3-0

Dépôt légal : avril 2026

© Maggie Capelan, 2026. Tous droits réservés.

À ma petite fée, ma lumière, ma Lucile à moi.



Résumé du Tome 1 — Là où est ta place

Et si chacun de nous avait une place, quelque part...

Sophia a un don de guérisseuse avec les animaux. Choyée et protégée, elle grandit dans le Sud de la France, au sein d'une famille normale de scientifiques. En apparence... Lorsque son père meurt brutalement, la veille de son quinzième anniversaire, sa vie bascule peu à peu dans l'horreur. Et, trois mois plus tard, elle est enlevée à la sortie de son collège et enrôlée de force dans un réseau de prostitution pour mineure, l'Agence.

Neuf ans plus tard, Sophia est vétérinaire le jour et escort de luxe, le soir... Elle découvre une lettre de son père, lui révélant qu'il n'est peut-être pas mort. Alors, pourquoi l'a-t-il abandonnée ? Pour survivre et échapper à cette vie, Sophia met en scène sa mort et devient Emera. Elle se réfugie au Costa Rica où son don et sa rencontre magique avec Diköl, une jaguar sauvage, font d'elle une guérisseuse reconnue et respectée. Sa passion partagée pour Tomas, vétérinaire en chef du refuge où elle travaille, parachève son chemin vers la lumière. Elle est enfin à sa place. Mais, ses ennemis sont toujours à sa recherche. À celle également de son père et de son grand-père, réfugiés eux aussi au Costa Rica, qui développent en secret un médicament miracle. Dans un final dantesque, Sophia et Diköl mettent fin à la traque et tuent leurs ennemis, accédant enfin aux secrets de famille enfouis.

Préface

Chers lecteurs et lectrices, **Le silence des jaguars** est le deuxième tome de la duologie, **Là où est ta place**. L'histoire se déroule entre le Costa Rica, le Panama et New York, à différentes époques. Je m'inspire beaucoup de la culture Bribri, le plus grand groupe ethnique du Costa Rica. Les Bribris, installés dans la chaîne de montagnes de Talamanca, seraient près de 13 000 personnes réparties dans 13 clans matriarcaux différents. Avec un dialecte particulier, un mode de vie reclus et des coutumes ancestrales très fortes, qui prônent l'équilibre en toute chose. Dans cette culture, les chamans guérisseurs sont appelés, awà et sont en majorité des hommes. Pour les besoins de mon récit, j'ai choisi des awàs féminines. J'ai également repris certains rituels, noms ou légendes... D'autres noms ou lieux sont nés de mon imagination. Avec tout mon respect.

Vous trouverez, en fin de livre, un glossaire de mots costaricains, bribris, et inventés, ainsi que quelques expressions.

Bienvenue dans l'univers de Sophia, la guérisseuse, et Diköl, la jaguar sauvage ! Mon univers !

Installez-vous confortablement... l'histoire commence...

PREMIÈRE PARTIE

La menace

Prologue

**Costa Rica, un peu à l'écart du village de Bribri,
juin 1953...**

Deux voix d'hommes coupèrent la nuit, sèches, autoritaires. Celles d'un homme d'une quarantaine d'années et d'un autre, plus jeune. Manifestement, ce dernier était le chef, âgé d'une vingtaine d'années. Peut-être moins. C'était sa première vraie mission en autonomie, loin de son père.

Derrière eux, des dizaines de paysans en colère, avec leurs faux, levées comme des armes et des torches qui flambaient. Face à eux, une maison en flamme. Sous les ordres des deux meneurs, les hommes s'étaient regroupés et encerclaient la maison à bonne distance, se protégeant du feu et empêchant toute retraite. Armés et galvanisés, ils criaient des injures et leur haine à l'endroit de Joao, le jeune Kamü-Balé ; celui qui parlait aux jaguars. Ils avaient choisi de frapper au milieu de la nuit. Au moment où tout le monde serait endormi. Ils tenaient encore leurs torches, dirigées en direction de la maison qu'ils venaient d'incendier, craignant les pouvoirs du jeune awà. Ce

furent les murs de bois résineux qui commencèrent à éclater sous l'effet de la chaleur produisant des détonations brutales ; chaque explosion projetant des gerbes d'étincelles, menaçant d'embraser la forêt alentour. La fumée rendue âcre par les essences de bois brûlés s'enroulait et montait vers le ciel, en un millier de serpents de feu.

Les flammes avaient déjà pris tout le côté ouest, et grimpaient désormais le long des murs, léchaient le toit de feuilles de suita. Le feu était en train de tout détruire. La maison et tous ses occupants ; Joao, sa femme Siböna et leurs trois enfants.

À l'intérieur, Joao, sa femme et leurs enfants, à présent réveillés, rampaient vers la pièce principale, en direction du tunnel que Joao avait construit, au cas où ils auraient besoin de fuir. Mètre après mètre, ils se rapprochaient de l'entrée du passage souterrain, toussant et étouffant. La chaleur était intenable et des étincelles volaient en tous sens, embrasant les meubles et les objets. Dans un dernier sursaut de courage, Joao tendit la main pour faire jouer le rail d'ouverture du passage secret. Il était brûlant. Il fit abstraction de la morsure du métal sur sa main. Pour ses enfants. Pour sa femme. À l'ultime seconde, une des poutres de la maison bascula et s'écrasa sur le mécanisme. Tout était fini. Ils étaient bloqués... Le feu accéléra sa progression et Joao eut juste le temps d'avoir une dernière pensée, une dernière prière, pour sa fille, Miella, qu'il

savait dehors. Il concentra ses dernières forces, pour se connecter à elle et lui transmettre son amour et l'espoir. Puis, il regarda Siböna, sa femme chérie, ses deux plus jeunes filles et les serra contre lui et offrit son corps comme un rempart dérisoire au feu qui les avait atteints...

À l'extérieur de la maison, à l'abri de la forêt, une ombre recroquevillée sur elle-même bougeait d'avant en arrière, en une danse macabre.

— Vérifiez derrière qu'il ne reste personne, lança la voix du jeune meneur. Une voix cultivée, la voix d'un jeune homme riche, pas celle d'un paysan ou d'un contremaître. Il ne doit rester aucun survivant.

Miella étouffa un cri, cessa sa danse et se jeta derrière un tronc, le souffle bloqué dans sa poitrine.

Dans les rangs, un ou deux paysans frémirent.

— Même les enfants ?

— Les enfants aussi ont le don. Vous voulez qu'ils grandissent et continuent à sauver les jaguars qui volent vos terres. Si les jaguars vivent, plus de coupe de bois, plus de terre arable et plus d'argent pour vos familles. C'est cela que vous voulez ?

Celui qui avait parlé, baissa la tête et recula. Il avait une famille, et, de toute façon, le Kamü-Balé n'était pas l'un

des leurs. Il venait de la ville. Ce n'était pas un vrai Bribri. Sa mort ne comptait pas.

Un autre homme donna un coup de botte dans la porte déjà à moitié consumée. Elle céda dans un craquement sec, avalée aussitôt par les flammes. La maison était désormais totalement envahie par la fournaise. Aucune chance d'en sortir vivant.

— Trop tard pour eux, ricana l'un d'entre eux.

Un rire passa entre eux. Joyeux pour certains, contraint pour d'autres. Derrière les arbres, Miella serrait les poings à s'en faire mal. Elle reconnaissait leurs visages, même dans l'obscurité. Ces gens que son père avait soignés, aidés. Dont il avait sauvé les enfants. Ces lâches étaient en train de l'assassiner, pour quelques arbres et un bout de terre.

Puis, un craquement violent déchira l'air. La dernière poutre, par miracle encore debout, s'était enflammée à nouveau avec le vent. Elle s'effondra dans un craquement déchirant, projetant une lumière bleue aveuglante sur la scène. Et, pendant une seconde, tout fut clair et audible. Les visages torturés de Joao, sa femme, leurs enfants. Leurs cris de souffrance s'étaient désormais mués en hurlements, insoutenables. Une gerbe d'étincelles plus forte s'éleva brusquement lorsque le toit commença à céder. Il acheva de s'effondrer vers l'intérieur dans une pluie d'étincelles rouges et brûlantes. Pendant quelques secondes, le feu monta si haut qu'il illumina toute la jungle

avoisinante : les troncs luisants, les lianes pendantes, même la rivière sombre, plus loin... Puis les gerbes de feu retombèrent et la fumée chercha à se frayer un chemin au travers de la forêt. Mais cette dernière la retenait. Comme pour se souvenir. Comme pour garder en mémoire le souvenir atroce de l'assassinat de cette famille. Mais, malgré ses efforts, la fumée de l'incendie ne se dispersait pas. Après ses deux envolées vers le ciel, elle restait là, courant entre les arbres, stagnant dans l'humidité. Puis le vent tourna. Une nuée de cendres s'enfonça alors dans la forêt, portée vers les ténèbres de Bribri. La maison crissa, tangua, gémit, avant de s'effondrer sur elle-même avec un bruit de squelette brisé, dans un brasier de l'enfer.

— On ne traîne pas, ordonna le chef. Cela pourrait être dangereux. Les gens du village sont neutralisés, mais qui sait ce qu'ils pourraient faire ?

— Qu'est-ce qu'on fait des dix gamins bribris, chef ?
Anselmo eut un sourire carnassier et répondit :

— On les emmène avec nous, au Panama. Trouve-moi un camion et un bateau pour les transporter. Ils feront une excellente main-d'œuvre !

— Mais on leur avait promis qu'ils seraient libérés lorsque l'on se serait débarrassé du Kamü-Balé ?

— Eh bien, j'ai menti ! On les embarque !

Il recula vers les 4X4 garés 200 mètres plus loin. Juste avant de quitter les lieux, il tourna une dernière fois son visage vers la cabane en feu, un sourire satisfait sur les

lèvres. Mission accomplie ! À la lueur de la torche de l'homme, la petite fille recroquevillée sur elle eut juste le temps de voir ses yeux, bleu glacier, son regard venu de l'enfer et ses cheveux, blonds comme le soleil...

Elle darda son regard vers celui qui venait de détruire sa famille et sa vie. Ce visage, ces yeux, elle les reconnaîtrait désormais n'importe où. Elle eut une pensée pour les gens du village, ces traîtres, qui restaient tapis à l'intérieur de leurs maisons, sans bouger, regardant mourir l'un d'entre eux. Miella en eut la nausée et vomit. Dans un dernier sursaut de désespoir, elle plaqua sa main contre sa bouche pour étouffer un sanglot et se boucha les oreilles pour ne plus entendre les cris inhumains de sa famille, avalée par les flammes, qui raisonnaient encore dans sa tête.

Un paysan tourna légèrement la tête.

— Tu as entendu ?

À la lisière de la forêt, derrière la maison, Miella n'arrivait plus à contrôler ses pleurs, ne cherchant plus à se cacher. Qu'importe sa vie, sans eux. Qu'elle meure aussi, maintenant, sanglotait-elle. Qu'ils me trouvent ! Quelle importance ? Elle était morte. Son âme était morte aujourd'hui, dans cette maison avec les siens.

Le vent tourna à nouveau, éloignant le son de ses sanglots.

— Un animal, lâcha un autre. Ou le vent.

Le premier hésita encore un instant... puis détourna le regard et haussa les épaules.

— On y va.

Ils commencèrent à reculer, disparaissant peu à peu dans l'obscurité, laissant derrière eux la maison, calcinée, réduite à un tas de braises.

Miella attendit, longtemps. Jusqu'à ce que les voix s'éteignissent complètement. Alors seulement, elle sortit de sa cachette. La chaleur et l'horreur du charnier la repoussaient, mais elle avança quand même. Ses parents ne pouvaient pas être morts. Son père était un awà et un Kamü-Balé.

— Papa, Maman, appela-t-elle ?

Sa voix cassée, presque inaudible à force de pleurs, se perdit dans le silence de la nuit. Aucun son, aucun cri, aucun gémissement ne répondit à ses prières. Rien. Uniquement les dernières braises qui finissaient de se consumer, les craquements du bois qui se mourrait, et l'odeur pestilentielle. Sans prévenir, ses jambes cédèrent sous elle. Et dans la lueur des dernières flammèches, ses larmes dévalèrent ses joues sans qu'elle pense à les arrêter. Puis, la haine monta en elle, brûlante, dévorante. Plus violente encore que le feu qui venait d'engloutir sa famille. Elle était allée rendre visite à Udür, plus tôt dans la nuit. Alertée par ses grondements. C'est ce qui lui avait sauvé la vie. Mais quelle vie ? Quand on a vu les siens périr dans

les flammes ? Elle entendait encore la voix des deux hommes, froide, inhumaine. Et celles des paysans, haineux, hurlant la mort avec leurs torches enflammées qui leur coupaient toute retraite. Sa mère qui criait, et son père. Son père, qui l'avait vue, et l'avait suppliée de rester cachée, de fuir, sans se retourner. « *Sauve-toi, tu dois vivre pour transmettre notre héritage* », lui avait-il crié dans un dernier sursaut, avant d'être avalé par les flammes. Et elle avait obéi. Elle se haïssait pour cela, elle voulait mourir. Elle aurait dû les sauver, se dresser contre ces hommes. Et la voix de son père, toujours et encore, comme une litanie, un dernier message : « *Tu ne pouvais rien faire, Miella, ma fille. Vis pour nous, pour ta mère, pour moi, pour tes sœurs et ton frère ! Des temps nouveaux arriveront où les hommes se dresseront contre eux.* » Mais elle coupa le lien, elle se boucha les oreilles et refusa d'entendre. Aujourd'hui, elle avait pris conscience que leur don était une malédiction. Et, comme l'on coupe la lumière, elle rejeta son héritage et ferma son esprit au don. Puis, elle essuya d'une main rageuse son visage avec ses mains noires de terre.

Elle a neuf ans, mais elle se le jure. Elle les tuera tous ! Elle les fera payer ! Toute sa vie sera dédiée à leur destruction ! Bientôt, ce sera à leur tour de mourir !

1.

Gandoca, Costa Rica... décembre 2024

— Tu crois vraiment que tu vas attraper un poisson comme ça, Teo ?

— Laisse-moi, je sais ce que je fais. Papa a dit que j'étais en charge du déjeuner. Il a dit que j'étais un homme maintenant. Je ne veux pas le décevoir, répondit sérieusement le petit garçon de cinq ans.

— Teo, tu n'as même pas de canne à pêche !

— Je n'en ai pas besoin ! J'ai bien regardé comment faisaient Diköl et Iriria. Elles restent aux aguets, elles attendent. Et hop, elles sautent et attrapent le poisson avec leurs pattes.

— Teo, Diköl et Iriria sont des jaguars. Pas toi !

— Si elles y arrivent, Lu, je dois pouvoir y arriver aussi, s'entêta le petit garçon. C'est juste une question de patience. Tu es toujours trop pressée. Assieds-toi. Tu vas faire fuir les poissons en bougeant, comme ça.

Teobaldo et Lucile étaient frères et sœurs et n'avaient que 13 mois d'écart. Lucile, l'aînée était vive et délurée, alors que Teobaldo, son frère, était calme et serein. Ils s'entendaient comme larrons en foire, et étaient très complémentaires. La vivacité de Lucile apportait de la joie et la sérénité de Teobaldo

de la paix. On les prenait souvent pour des jumeaux tant ils se ressemblaient et étaient complices. Grands tous les deux, ils avaient des yeux verts, comme ceux d'un chat et un visage en forme de cœur. Lucile avait, quant à elle, des cheveux bruns, avec des reflets auburn alors que Teobaldo était châtain clair, presque blond, l'été avec le soleil. Aînés d'une fratrie de quatre, ils jouaient tout le temps ensemble et ne s'occupaient guère d'avoir des copains, en dehors de l'école.

Lucile haussa les épaules et retourna près de sa mère, assise à quelques pas derrière eux, qui avait installé les jumeaux sur une couverture et préparait les jus de fruits. Un bruit, presque imperceptible, derrière les arbres, lui fit tourner la tête. Curieuse, elle s'approcha le plus doucement possible et tomba nez à nez avec un jeune garçon d'à peu près son âge. Il était plus grand qu'elle, avait la peau mate et des cheveux très foncés, avec des yeux qui semblaient gris plutôt que noirs ou bruns. Le jeune garçon sursauta et écarquilla les yeux en la voyant.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Tu nous épies ? questionna Lucile.

— Bien sûr que non ! Si j'avais voulu, tu ne m'aurais même pas vu.

— Je ne t'ai pas vu, je t'ai entendu, se moqua-t-elle. Tu es Bribri ?

Étonné, le jeune garçon lui répondit.

— Non ! Pourquoi dis-tu ça ?

— Je ne sais pas. Tu en as l'allure. Moi, je suis Bribri.

— Comment ça, tu es Bribri ?

— Oui. Mon papa est à moitié Bribri et mon arrière-grand-mère est une awà. Ma mère aussi.

— C'est quoi une awà ? demanda le petit garçon, curieux.

— Une guérisseuse. Une sorte de magicienne.

— Vrai ? Ta maman est magicienne ?

— Elle a le don, répondit fièrement la petite fille, sans préciser qu'elle l'avait aussi. Emera avait expliqué à ses enfants que les êtres humains ont peur de ce qu'ils ne connaissent pas et surtout ne comprennent pas. Leur don était une bénédiction, mais il fallait en parler uniquement aux gens capables de comprendre. Sinon, ils seraient moqués et craints.

— Tu es la fille de la magicienne ! murmura le petit garçon. Celle qui guérit et parle aux jaguars.

— Oui. C'est ma maman, elle s'appelle Emera. Je suis Lucile-Irié. Et toi ? Qui es-tu ?

— Je m'appelle Gabriel, mais mon grand-père paternel m'appelle Ditsö.

— Ditsö ? C'est la lumière, non ?

— Oui. Que veut dire Irié ?

— La lumière également. Enchantée, Ditsö.

— Enchantée, Irié.

Les deux enfants se sourirent en un instant d'éternité, se reconnaissant intuitivement comme des alliés, des amis.

— Tiens ? J'entends encore du bruit ? Qui est là ?

— C'est ma sœur jumelle, Alba.

Lucile fut parcourue d'un frisson, à la vue de la petite fille. Les pieds plantés dans la terre humide, Alba était une toute petite fille, menue, presque maigre, avec de longs cheveux noirs et raides. Au contraire de son frère, sa peau était plus

grise que mate et semblait froide, comme ses yeux, glacés. Tout son être respirait la méchanceté et la violence. Lucile ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais presque immédiatement, sans qu'elle l'ait appelé, Teo fut à ses côtés, en protection. Il fixa la petite fille, froidement, de ses grands yeux verts, sans ciller. Surprise que Teo ne recule pas face à son regard mauvais, la petite perdit derechef sa superbe. Elle poussa un cri d'effroi et s'enfuit, suivit par son frère, qui eut juste le temps de faire un geste de la main à Lucile avant de disparaître à sa suite. Emera s'était elle aussi levée, consciente d'un danger, et s'approcha de ses deux aînés. Elle s'adressa d'abord à son cadet.

— Qu'est-ce qu'il y a Teo ?

— Un serpent ! marmonna le petit garçon.

— Où ça un serpent ? demanda sa mère en alerte.

— Elle est partie. Ne t'inquiète pas, maman.

— Qui était-ce ? interrogea sa mère, habituée à l'étrange don de son fils.

— Une petite fille, étrangère, je pense, ajouta-t-il en se tournant vers sa sœur

— Il y avait un petit garçon, Ditsö. Et sa sœur est arrivée sans bruit. Si tu ne m'avais pas appris à écouter, maman, je ne l'aurais pas entendue. Il a dit qu'elle s'appelait Alba.

Emera frissonna à son tour.

— Alba ?

— C'est un serpent, répéta Teo.

Emera ouvrit les bras et Lucile et Teo s'y blottirent.

— Le voile noir est revenu, maman ajouta Teo.

— Je sais, répondit Emera en les embrassant tous les deux, sur le front. Nous allons rentrer ; d'ailleurs, papa arrive. La partie de pêche, ce sera pour une autre fois.

— Pourquoi, maman ? geignit Lucile. Pourquoi, on se laisserait embêter par des gens aux énergies négatives ? À nous six, nous sommes plus forts ! Bon, les jumeaux n'ont pas encore beaucoup de pouvoir, mais ça va venir. C'est bien toi qui m'as appris que la lumière fait toujours reculer les ténèbres.

Emera regarda sa fille avec amour. Sa lumière, sa petite fée, qui n'avait peur de rien et qui pensaient que la lumière faisait toujours reculer les ténèbres. Si seulement c'était vrai ! Elle serra aussi son fils dans ses bras, son petit héros. Son don se développait rapidement. D'autant plus rapidement, que l'un d'entre eux était en danger. Si Lucile était comme elle capable de guérir avec l'eau. Teo, lui, avait le don de communiquer avec la terre et d'appréhender le danger de manière fulgurante. Pour lui, chaque être humain ressemblait à un animal, ou, en tout cas, en avait la personnalité. Un jour, pour s'amuser, sa sœur l'avait taquiné en lui demandant quel animal il était. Ce à quoi Teo avait répondu très sérieusement :

— Une mangouste, je repousse les serpents. Papa, lui, est un jaguar ! Mais je ne suis pas sûr qu'il le sache.

Emera avait été saisie par cette image. Mais oui, son homme était un sèköl awàri, qui pouvait se traduire par « Celui qui protège l'esprit des awàs ». Souvent, conjoints ou conjointes des awàs, ils étaient chargés de leur offrir un équilibre et de les protéger de l'extérieur, lorsqu'ils étaient en soin. Ce rôle était primordial et tout aussi important ; les awàs revenant de leurs

soins épuisés énergétiquement, les sêköls awàri permettaient de rétablir l'équilibre, comme dans toutes choses chez les bribris. Derrière les arbres, elle entendit le pas de Tomas, vif, mais silencieux. Il sortit de la forêt, portant deux cannes à pêche, ses cheveux noirs en bataille et mal rasé, comme à son habitude lorsqu'il ne travaillait pas. Elle s'étonnait toujours qu'avec son mètre quatre-vingt-douze, il arrive à se frayer un passage, partout dans la forêt. Ses origines Bribri, certainement, qui lui conféraient cette agilité et cette tranquillité d'esprit. Leur fils avait raison. C'était un jaguar ! Souple, mystérieux, félin. Ses yeux gris acier, qui devenaient presque noirs, lorsqu'il se mettait en colère. Il était beau, rude parfois avec les étrangers, mais un roc de tendresse pour les siens et les animaux. Elle sourit en pensant à la surprise qu'elle lui avait préparée pour ce soir.

Teo se précipita vers lui :

— Papa ! Il y avait un serpent tout à l'heure et je l'ai fait fuir.

— Un serpent ? demande-t-il, inquiet, connaissant la peur viscérale de sa femme envers ces animaux.

— Une petite fille, très étrange, traduisit Emera en l'embrassant.

— Que nous ne connaissons pas ?

— Non. Elle a un frère jumeau, Ditsö, et elle s'appelle Alba, ajouta Lucile.

Tomas fronça les sourcils et interrogea sa femme du regard.

— Je pense qu'il s'agit d'une famille en vacances dans la région, venue jusqu'ici en quête de nature et d'aventures,

murmura Emera. La petite fille était effectivement très étrange. Froide. Je l'ai sentie moi aussi.

— Froide ? Diable, je crois que je vais avoir besoin d'un jus de fruits. Peut-être assorti d'une goutte de guaro. Lorsque vous commencez à parler avec votre don, j'ai des maux de tête qui pointent, plaisanta-t-il. Pourquoi ai-je une famille de sorciers ? ajouta-t-il en chatouillant les pieds de Camille et Joao.

Emera et les enfants éclatèrent de rire et se pressèrent contre lui. Chacun serrant l'autre. Tomas plaisantait régulièrement à propos des dons de sa petite famille, mais il en était très fier. Il tendit une canne à pêche à son fils, ainsi qu'à sa fille aînée, et sortit de son sac une boîte d'asticot.

— Papa, Teo n'a pas besoin de canne à pêche, dit Lucile en prenant la sienne. Il pêche comme les jaguars.

Teo bomba le torse et fit mine de rendre la canne à pêche à son père.

— Vraiment ? répondit Tomas très sérieusement. Mais les jaguars ne pêchent pas en mer, jeune homme. Seulement dans les fleuves et les rivières. Ils leur arrivent, certes, de s'attaquer aux tortues, mais je ne crois pas qu'ils arriveraient à prendre des poissons, ici.

— Ah ? Tu crois ?

— J'en suis sûr.

— Alors, tu crois que Diköl et Iriria auraient besoin d'une canne à pêche ?

— Sans aucun doute, assura Tomas sans l'ombre d'un sourire.

— Ah. Alors je vais prendre ta canne à pêche. Tu as prévu des gages pour ceux qui ne pêchent aucun poisson ?

— Non. Mais, laisse-moi réfléchir. Demandons à ta mère, elle aura certainement une idée.

Emera avait suivi la conversation en s'empêchant de rire. Elle sourit largement.

— Je propose que celui ou celle qui rapporte le plus de poissons soit dispensé de vaisselle pendant trois jours.

— Oh non, maman. Quelque chose de plus rigolo, supplia Lucile.

— Très bien. Alors, celui ou celle qui pêche le plus de poissons aura le droit, en premier, de venir avec moi dans la forêt, pour découvrir de nouveaux chemins, lâcha-t-elle. L'autre m'accompagnera la semaine suivante.

Teo et Lucile poussèrent des cris de joie et se précipitèrent vers le bord de la mer, choisissant chacun un coin pour jeter leur canne à pêche.

Tomas lança un clin d'œil à sa femme et fit signe aux jumeaux, Joao et Camille, de le suivre, en montrant deux petites cannes à pêche qu'il avait cachées derrière son dos jusque-là. Les jumeaux de trois ans et demi pépièrent de joie à l'idée d'aller pêcher comme les grands. Tomas les installa près du rivage, juste devant eux et revint s'asseoir près d'Emera.

— Tu as l'air bien contente tout à coup ! sourit-il en l'attirant contre lui.

— C'est que je te réserve une surprise, chuchota la jeune femme dans son cou.

— Les flibustiers adorent les surprises, répondit-il en l'embrassant. Quel genre de surprise ? ajouta-t-il en fronçant les sourcils.

Emera éclata de rire ;

— Tu es bien comme ton fils ! Qu'est-ce que vous avez avec les surprises ?

— J'aime l'aventure, mais pas les imprévus, c'est tout.

— C'est pour cela que tu es marié avec moi ! le taquina -t-elle

— Les hommes aussi ont le droit d'être incohérents, sourit-il faussement, angélique.

— Une soirée rien qu'à nous.

— Chivissima ! Tu as échangé les enfants contre une cargaison d'or et de pierres précieuses ? Et nous partons au loin, pour un voyage sans retour ?

Elle rit.

— Je croyais que tu n'aimais pas l'imprévu !

— Un flibustier est toujours chez lui en mer.

— Bien ! Siböna et Juan vont s'occuper de faire manger et de coucher les enfants, ce soir. Et pour nous, j'ai prévu une soirée, disons... aquatique.

— Aquatique ? Diable, tu m'intéresses !

— J'espère bien, murmura-t-elle en l'embrassant passionnément.

La pluie fine s'était arrêtée juste avant la nuit, laissant la jungle lourde, saturée d'eau et de silence. Emera et Tomas émergèrent du couvert de la forêt, portant une couverture et un panier de pique-nique. La lune, presque pleine, semblait étirer son ruban d'argent sur la mer, tandis que les vagues venaient mourir à leurs pieds en un murmure régulier sur le sable. La

forêt, derrière eux, respirait lentement, peuplée de bruissements invisibles et du chant des insectes. En accord total avec leur amour.

Ils marchaient pieds nus, laissant derrière eux une double trace rapidement effacée par la marée. Sans un mot, leurs mains s'entrelacèrent. Elle leva les yeux vers lui et il sourit ; et ce geste effaça tout le poids des derniers jours. Il en avait toujours été ainsi entre eux. Enfin, à partir du moment où ils s'étaient avoué leurs sentiments, sept ans plus tôt. Ils se suffisaient à eux-mêmes, partageant les mêmes passions et les mêmes idéaux. Indépendants et secrets tous les deux, ils ne faisaient pas confiance à grand monde à part leur cercle proche. Et il était très réduit pour des trentenaires. Leur sens de l'humour identique renforçait encore cette complicité. Ils étaient un couple, des parents, mais surtout des amants.

Ils s'assirent à l'abri d'un vieux tronc échoué, face à l'océan. Le vent en provenance de la mer des Caraïbes portait avec lui une odeur mêlée de sel et de fleurs tropicales. Lorsqu'il l'attira doucement contre lui, elle lui ouvrit son corps et son cœur. Quelques heures, le temps sembla suspendu et ils ne firent plus qu'un. Passionnément et parfaitement. Plus tard, Emera, blottie en sécurité contre lui, déposa une pluie de baisers sur le tatouage en forme de soleil et de pentacle qui ornait son biceps droit. Il sourit, heureux. Puis, enlacés, ils écoutèrent le ressac et le souffle de la jungle qui battaient au même rythme qu'eux.

Alors qu'ils se levaient pour rejoindre le monde réel et leurs quatre enfants, une silhouette massive émergea lentement des vagues. Une tortue marine nagea, gracieuse et féérique, et se rapprocha du rivage pour y pondre ses œufs. Le couple observa

la scène, immobile, en silence, plein de gratitude pour ce moment de magie. Puis, main dans la main, ils regagnèrent leur foyer. Ils avaient encore toute la nuit devant eux pour prolonger ce moment d'éternité.

Au même moment, à quelques kilomètres de là, près du village de Bribri, se jouait un autre ballet amoureux. La petite maison de bois reposait à la l'orée de la forêt, entre les arbres et l'obscurité, assez loin du village Bribri. Ce n'était pas vraiment une maison, mais plutôt une cabane. Elle se dressait, modeste silhouette de bois foncé, reconstruite de brique et de broc. Rien ne rappelait l'élégance qu'elle avait peut-être connue autrefois. Elle se composait d'une seule pièce principale ; même si l'on pouvait deviner, une autre configuration. Chose étrange chez les bribris, la cabane portait encore la marque de plusieurs pièces. Les planches avaient été assemblées à la va-vite et certaines présentaient de légers écarts, témoignage du temps qui accomplissait son œuvre. Le toit de tôle ondulée renvoyait une lumière blanche et violente sous le soleil, dans ce lieu où la lumière tombait normalement en gracieux rais de lumière. Une simple véranda, soutenue par quatre poteaux bruts, faisait office d'entrée. Certainement ajoutée récemment. Les marches, en revanche, grossièrement taillées dans des madriers, étaient plus anciennes et grinçaient sous le moindre pas.

Mais autour de la maison, le sol racontait une autre histoire. Quelques souches calcinées émergeaient encore de la terre

noire. À l'écart, un vieux tronc carbonisé demeurait couché là où l'incendie l'avait laissé, des dizaines d'années auparavant, comme un témoin silencieux que personne n'avait eu le cœur de déplacer. Même après toutes ces années, l'herbe nouvelle peinait à recouvrir les cicatrices laissées par les flammes. Comme si la terre se souvenait. Comme si elle pleurait encore cette abomination.

À travers les fenêtres sans volets, de jour, on distinguait un intérieur presque vide : quelques meubles dépareillés, une table en bois brut, des chaises récupérées ici et là et un grand lit. Les murs étaient en bois brut. Seule la porte donnant sur l'extérieur était cadénassée, verrouillant d'atroces secrets. L'ensemble dégageait l'impression d'un refuge construit dans l'urgence, davantage destiné à se cacher qu'à y vivre.

En outre, malgré les efforts évidents de reconstruction, quelque chose subsistait dans l'atmosphère. Une légère odeur de bois brûlé semblait s'accrocher aux poutres lorsque l'air devenait humide. La maison vivait de nouveau, mais elle portait discrètement les stigmates du drame qu'elle avait vécu plus de soixante-dix ans plus tôt. Elle était connue dans la région comme un lieu maudit. D'ailleurs, personne ne savait qui l'avait reconstruite. Probablement un étranger venu se ressourcer et reparti après sa lubie.

Ce soir-là, une lumière faible tremblait à l'intérieur, suspendue comme un souffle fragile. Sur le lit en bois, deux corps nus, soudés, bougeaient en rythme, luisants de sueur. La femme, petite et voluptueuse, était cachée par l'homme au-dessus d'elle et leurs mouvements ressemblaient plus à un combat qu'à une danse amoureuse.

— Mon amour, pourquoi ne pouvons-nous pas vivre ensemble et nous aimer au grand jour ? chuchota-t-elle

— Pas encore. Bientôt. Sois patiente. Tout est en marche. Nous n'avons plus beaucoup à attendre. Lorsqu'ils seront détruits, nous pourrons partir avec les enfants, et vivre, libres.

La jeune femme fixa l'homme avec détermination, et une rage sourde commença à l'envahir. Toujours les mêmes excuses, les mêmes mensonges. Furieuse, elle s'assit sur le lit, dos à la fenêtre, et fit mine de se lever. Mais il l'attira contre lui et la ramena entre ses bras.

Cachée derrière les fourrés, à l'extérieur de la maison, une ombre bougea, invisible des occupants à l'intérieur. Elle voyait clairement l'homme, mais ne distinguait pas le visage de la femme. Elle était là depuis des heures. Une larme glissa le long de sa joue, sans qu'elle fasse quoique ce soit pour la retenir. Elle s'écrasa au sol et se perdit dans la terre. Humide et noire comme sa colère. Au sein de la cabane, l'homme et la femme avaient repris leur danse amoureuse. La bouche dans l'ombre se tordit de douleur, de rage aussi. Et, sans bruit, elle se glissa dans le noir et disparut au cœur de la forêt.

Un peu avant l'aube, la jeune femme dans la cabane se leva en silence et se rhabilla sans faire de bruit. L'homme dormait. Elle était lasse d'attendre. Lasse de ses promesses. Depuis qu'ils s'étaient retrouvés, neuf ans auparavant, elle espérait vivre avec lui... et leurs enfants. Mais, sa haine et son désir de vengeance prenaient toute la place. Elle prit son sac, puis elle sortit de la cabane et se dirigea vers son 4X4, garé 150 mètres plus loin. En dix minutes, elle rejoignit la route principale et disparut. Et elle se fit tout haut cette promesse : *Il était à elle.*

Depuis leur rencontre à l'âge de sept ans... Leur famille avait tenté de les séparer, mais ils s'étaient retrouvés, neuf ans plus tôt. Plus farouchement amoureux. Elle allait s'occuper personnellement de cette autre femme...

2.

Forêt de Gandoca-Manzanillo — Costa Rica, une semaine plus tard

La petite cabane se dressait au cœur d'une clairière, profondément enfouie dans la forêt de Bribri. Isolée et avec ses volets ouverts, elle semblait avoir des yeux qui vous fixaient, sans trembler, et vous mettaient en garde : « *N'approchez pas ! Je suis maudite ! Quiconque franchira ma porte sera damné pour l'éternité. J'attends ma rédemption !* »

Emera avançait en silence, habituée à cette partie de la jungle. La nuit était là depuis déjà une heure et aucune lumière ne guidait ses pas. Mais l'obscurité ne la gênait pas. Elle marchait, confiante, connectée à la nature et à la jungle, dont elle percevait le moindre son. Lorsque l'on est une awà, une guérisseuse connectée à la nature, la nuit ne tombe pas, elle révèle.

Dans cette partie sauvage du Costa Rica, où Tomas et elle s'étaient installés avec leur petite famille, la nature était un être vivant à part entière. En effet, entre Manzanillo et les terres anciennes et ancestrales de Gandoca, l'obscurité n'effaçait rien. Elle ouvrait le champ des possibles. Dans cette jungle, présente de tout éternité, on entraît, sans franchir de seuil. On

vivait chez elle, dans son monde déjà habité. Ce soir, l'air était dense, chargé de souffles anciens. Chaque respiration semblait empruntée à la forêt, comme si elle acceptait, pour un instant, de vous inviter chez elle.

Puis, venaient les sons. Certains pour communiquer, d'autres pour protéger, d'autres encore, pour séduire. Les insectes tissant un chant continu, comme un fil sacré qui reliait chaque chose. Comme s'ils parlaient ou répétaient une litanie très ancienne, appris avant les hommes. Soudain, se répercuta, le bruit d'une goutte d'eau. Puis une autre. Et encore une autre.

Rien ne tombait par hasard, ici. Tout avait un sens. Une énergie. Une raison d'être là. À sa place. Des gouttes d'eau minuscules suivaient un chemin invisible, passant d'une feuille à l'autre. Comme si chaque arbre se souvenait de leur passage.

Plus haut, dans l'obscurité impénétrable, une voix profonde s'élevait. Ce n'était pas un cri. Plutôt un appel porté par la nuit, un souffle qui venait de loin, peut-être du temps où Sibö façonnait encore le monde. Le singe hurleur devenait messenger, gardien d'un rythme plus ancien que les pas humains.

Au détour du chemin, ce dernier disparaissait. Un peu, comme s'il n'avait jamais existé. Les anciens racontaient qu'ici, on ne marchait pas pour aller quelque part. On marchait pour être vu, reconnu, par les arbres, la terre, l'eau. Et tout ce qui vit sans se montrer.

Imperceptiblement, quelque chose glissa entre les feuilles. Rien de menaçant. Juste une présence qui savait déjà qu'Emera était là. Dans la pensée Bribri, rien n'était unique. Chaque

mouvement répondait à un autre, entremêlé ; chaque son faisait partie d'une histoire, d'une transmission, d'un tout.

Au détour du sentier, se mêlant au bruit glougloutant d'une rivière, on devinait quelques grenouilles. Leurs sons nets, presque rituels, étaient comme des signes. Et, pendant un bref instant, la lumière apparut. Des lucioles, considérées par les anciens comme des esprits discrets, des étincelles de mémoire. Elles s'allumaient dans le noir comme des pensées anciennes, guidant les gardiens. Le commun des mortels avait peu de chance de les apercevoir. Il fallait être connecté à la nature, pour les distinguer. Emera pensait qu'elles faisaient partie des cadeaux offerts à ceux qui les protégeaient. Elles dessinaient des chemins irréels, que l'on pouvait contempler quelques secondes... Quelques minutes, si l'on avait de la chance.

Au loin, la mer respirait. Un souffle vaste, profond, reliant l'eau à la terre, la terre au ciel, le visible à l'invisible. Ce n'était pas un fond sonore. Non. C'était la trame même du monde.

Tout était lié. De toute éternité. C'était ce qu'enseignait la nature. Ici et maintenant, le cœur et l'âme écoutaient autrement. La forêt devenait enveloppante, caressante, rassurante, comme une mère berçant son enfant. Et quelque part, entre deux silences, entre deux passages d'insectes, il y avait une sensation presque imperceptible... Comme si, le temps d'un battement d'ailes, chacun de nous était connecté, vivant.

Emera avait laissé ses quatre bouts de choux à la garde de Tomas. Et ce, malgré les suppliques de ses deux aînés qui souhaitaient l'accompagner. *Une autre fois avait-elle répondu. Vous êtes encore trop jeunes.* À cinq et six ans, Teobaldo et Lucile avaient le don. Celui de communiquer avec la nature. Lucile, sa fille aînée, avait hérité de son don à elle, celui de l'eau. Teobaldo, son fils, avait en revanche un don lié à la terre. Elle savait ses deux autres enfants, les jumeaux Joao et Camille, également « connectés ». Mais à presque quatre ans, ils avaient encore le temps. Tomas plaisantait toujours avec cela et grommelait qu'il habitait une maison de fous, avec des sorcières et des lutins. Lui aussi avait un don, celui de la terre ; il l'avait d'ailleurs transmis à son fils aîné ; mais il l'avait tellement occulté, que chez lui, il était resté à l'état brut. Au contraire de celui de Teobaldo qui grandissait de jour en jour.

Un bruit de feuilles, tout juste frôlées, parvint aux oreilles de la jeune femme, à la limite de son champ de vision. Comme à l'accoutumée, elle sentit sa présence avant de la voir, et un sentiment de paix l'envahit. La forme tapie dans l'ombre, au pelage tacheté, surgit sans bruit et émit un feulement, très doux, caractéristique : « RAAAOUHHH MFMMMM MIIIAOUUKKK ! » Puis, elle vint se caler sur son pas, l'accompagnant et la protégeant, comme à son habitude. Diköl avait donné naissance à deux nouveaux bébés, neuf mois plus tôt, et ne s'éloignait de sa tanière que lorsqu'elle sentait Emera en danger. L'avait-elle senti, elle aussi ? Ce danger impalpable

qui semblait les menacer ? Nul n'aurait pu le dire. Une jaguar réagit avec son instinct. Les gardiens de la terre racontent que les jaguars sont les protecteurs de la vie et un pont vers le monde de l'au-delà. Des anges à quatre pattes, disait Emera, qui veillaient, silencieux, secrets, sur la terre et ses habitants.

En cette nuit de nouvelle lune, un grand rassemblement d'awàs avait été organisé par la plus âgée et la plus puissante d'entre elles, Irié ; la grand-mère de Tomas et la guide d'Emera. Les awàs communiquaient par la visualisation, le partage de connaissances et les légendes. Chaque légende, chaque histoire, renforçant leur lien à la terre et à la nature. Leur permettant de faire corps avec elle et ainsi, de la protéger. Irié avait eu une vision, lors du dernier jour de la lune gibbeuse décroissante et avait besoin de l'avis et de l'expérience de tous et toutes pour analyser ces étranges images. Emera aussi avait vu un danger et l'ancien voile noir de son passé s'était dessiné à plusieurs reprises devant ses yeux. Mais désormais, elle était une awà plus aguerrie, une guérisseuse, et la nature lui avait également fait entrevoir, un pan de lumière. La possibilité de lever ce voile et de l'éradiquer à tout jamais. Le message était loin d'être clair et ils étaient tous et toutes là pour l'analyser et trouver la parade au malheur qui se profilait. Alors qu'elle se rapprochait de la clairière, Emera distingua d'autres formes tachetées et lumineuses qui s'étaient jointes à sa marche. Les deux premiers enfants de Diköl, Udür et Iriria, avaient quitté leurs territoires, voisins de celui de leur mère, pour venir apporter, eux aussi, leur protection. Les trois jaguars formaient comme une haie protectrice autour de la jeune guérisseuse ; l'entourant de part et d'autre et cheminant de concert avec elle.

Avant d'atteindre la clairière du rendez-vous, Emera visualisa chacun des participants qui arrivaient des quatre coins de la région, pour cette réunion extraordinaire. Ils étaient environ une cinquantaine, ayant répondu présent à l'appel d'Irié. Juste avant de les rejoindre, les trois jaguars s'enfoncèrent dans la jungle qui les avala entièrement et s'allongèrent, les oreilles et le museau aux aguets.

Emera s'avança en pleine lumière au milieu de la clairière et se joignit à ses consœurs et confrères. Certaines personnes la connaissaient déjà, d'autres avaient entendu parler d'elle et voulaient rencontrer cette jeune femme étrangère, possédant le double don. Celui d'awà et de Kamü-Balé. De mémoire, depuis plus d'un siècle, seuls deux d'entre eux avaient possédé ce double pouvoir, mais un seul avait survécu, sans pouvoir le transmettre. Que ce soit une étrangère qui ait hérité de cette bénédiction ne manquait pas d'étonner, voire d'irriter les plus traditionalistes. Et la présence des trois jaguars, entraperçus quelques secondes plus tôt, renforçait ce malaise. Ce fut Irié qui brisa le silence la première et demanda la parole. Ils s'assirent tous et toutes en cercle et la vieille awà commença à dérouler sa vision.

Elle montrait, une maison en flammes, avec, à l'extérieur, un homme avec une machette dorée et face à lui, six jaguars, les muscles bandés, prêts à attaquer. Deux adultes et quatre jeunes, étonnamment soudés, mais totalement silencieux. Derrière la maison, cachée par le rideau d'arbres, un enfant,

une petite fille, d'environ huit/neuf ans, aux cheveux clairs, avec le don. Ses yeux étaient noirs de haine et elle creusait un fossé avec ses propres mains. Au-delà de cet espace, elle répandait le mal, et la mort. Et, peu à peu les jaguars tombèrent, comme foudroyés, sans un feulement, sans un cri. D'abord les jeunes, puis les adultes. Et le silence s'abattit sur la forêt. Un silence glacial, sombre qui enveloppait chaque arbre, chaque plante, chaque animal. Qui s'infiltrait partout, rampait, suintait comme une blessure ouverte. Et, où que portât le regard, plus aucun jaguar ne faisait entendre sa voix.

Les rivières se teintèrent de rouge et le ciel s'assombrit, renforçant la nuit et la malédiction qui étaient tombées sur la forêt. Un murmure de panique s'étendit parmi les awà, hommes et femmes, à la vision des jaguars foudroyés. Assez rapidement le calme revint et la vision se poursuivit. Deux femmes marchaient de concert dans la jungle, une femme âgée et une plus jeune. Deux awàs. Face à elle, s'avança, une autre femme, âgée elle aussi, habillée comme une européenne ; mais elles ressentirent qu'elle était l'une des leurs, une Bribri. Une Bribri, avec le don, mais un don étouffé, bridé, corrompu.

Soudain, l'étrangère vacilla, tomba à genou, face contre terre, et ses larmes de sang vinrent abreuver le sol, les rivières et la forêt. Lorsqu'elle se releva, elle resplendissait et son énergie était pure. Son don était revenu, pur, puissant. La forêt l'avait guérie et elle avait franchi le pont vers l'équilibre. Alors, elle sourit, ouvrit les bras et la lumière revint, étincelante, aveuglante. Les jaguars se relevèrent, comme par magie, et la forêt respira à nouveau. Les sons revinrent, les rivières redevinrent pures et un cri majestueux et ancestral

troua la nuit : « HROOOUFFF, HROOOUUUF ! » Les jaguars étaient revenus.

Un murmure parcourut l'assemblée, puis le silence se fit à nouveau. Chacun(e) des awà écoutant la forêt, se connectant à son souffle et s'apaisant après la violence de la vision. Après plusieurs minutes, Dürü, le plus ancien awà après Irié, prit la parole.

— Il semble exister une solution à cette malédiction, tu viens de nous la montrer. Mais pourquoi six jaguars ?

Emera avait suivi le déroulé de la vision. Elle aussi avait perçu un danger, entrevu les jaguars qui tombaient. Son voile noir était revenu devant ses yeux, plus sombre et plus menaçant. Mais la vision qu'Irié venait de partager lui glaça le sang. Diköl et ses petits étaient en danger. La vision montrait six jaguars ; Diköl et ses cinq petits. Mais le nombre six était également associé à sa famille... Les six jaguars, c'était également eux. Tomas, elle, et leurs quatre enfants. Irié se rapprocha d'elle et lui toucha la main. Elle aussi avait compris qu'il s'agissait de sa famille. C'est pour cela que c'était à elle qu'avait été révélée la vision. Certains pensaient que c'était parce qu'elle était l'awà la plus puissante. Mais la nature ne fonctionnait pas comme cela. Il n'y avait pas de hiérarchie, juste un équilibre. Irié avait bénéficié de cette vision parce que sa famille et sa descendance étaient menacées. Chacun(e) avait une place dédiée, une mission. Et toutes étaient importantes,

reliées, entrelacées pour créer l'harmonie avec la terre et la nature.

— La troisième et dernière épreuve, dit-elle en regardant sa petite fille de cœur.

Quelques larmes perlèrent aux yeux d'Emera. Les autres awà échangèrent entre eux quelques minutes, puis la plus jeune d'entre eux prit la parole.

— Nous avons bien compris que c'était Diköl, la jaguar d'Emera et ses petits qui étaient menacés, et représentés par ses six jaguars. Et, par ricochet, la propre famille d'Emera et celle d'Irié. Mais, la tribu et les bribris le sont également. Si la forêt meurt et que les jaguars se taisent, nous ne serons plus protégés. Qui est cet homme avec une machette en or ? Et cette petite fille, avec le don, tellement terrifiante ? Les anciens se souviennent-ils d'une légende ou d'une histoire qui aurait provoqué sa colère et sa haine ?

— Tu as raison, Kachabri, cette vision fait référence à des temps anciens où la tribu a manqué à son devoir de protection envers l'un ou l'une des siens. Nous devons chercher dans nos mémoires, un événement passé qui a déclenché cette haine chez l'une des nôtres. Au point que son don en a été perverti.

— Si nous découvrons qui elle est, comment la retrouver ? demanda Tsököl. Elle semble vivre, en dehors du Costa Rica.

Emera frissonna à nouveau et répondit :

— La petite fille et la vieille femme sont une seule et même personne. Il nous faut chercher une enfant qui a été brisée par un événement atroce qui a perverti son don. Je pense également que si nous voyons la vieille femme redevenir lumineuse et en équilibre, c'est qu'il s'est produit un nouvel

évènement dans sa vie de femme, qui a modifié le cours de sa haine. Peut-être est-elle arrivée au bout de sa douleur ? Ou qu'elle a choisi de revenir vers l'équilibre.

— Je pense que tu as raison, Emera. La femme de la vision a à peu près mon âge. Donc, l'évènement a dû se produire, il y a plus de soixante-dix ans, lorsque j'étais moi-même enfant. Faites appel à votre mémoire. Quel évènement a pu briser l'équilibre ? Tsököl, nous n'aurons pas besoin de la chercher. C'est elle qui va venir à nous. Je pense que son énergie est déjà en chemin. Sa rédemption sera notre salut.

— Irié, je crois que les événements tragiques qui se sont déroulés dans le passé vont se reproduire, ajouta Yëkela. Il nous faut être vigilants. La forêt et les jaguars sont en danger. Sans la protection des jaguars, c'est notre monde qui vacillera. Nous sommes liés. Ils sont le lien entre les mondes et sans eux, l'équilibre sera rompu. Les gardiens sont de plus en plus nombreux. Mais notre nombre n'aura aucune incidence si nous ne sommes pas protégés.

Irié inclina la tête en signe d'acquiescement.

— C'est exact, Yëkela. De plus en plus de gardiens naissent. De sëköl awàri également. Vous connaissez la légende. Elle sourit et se tourna vers Emera. Les sëköls awàri étaient au départ des jaguars marchant entre les deux mondes. Un jour, l'un d'entre eux tomba amoureux d'une awà. Son amour était partagé, mais la jeune awà mourut lors d'un soin de rappel, en voulant sauver un enfant. Le jaguar désespéré et fou de douleur supplia Sibö de rendre la vie à sa bien-aimée. « Je ne peux lui rendre la vie que si j'en prends une autre, jaguar, répondit Sibö. Tu connais la loi de l'équilibre. Alors, prends la mienne,

s'écria le jaguar. Touché par ce sacrifice, Sibö rendit la vie à la jeune awà. Et pour qu'ils puissent vivre pleinement leur amour, il transforma le jaguar en homme et décréta. « Désormais, toi et tes descendants serez appelés sēkōl awàri. « Ceux qui veillent sur l'esprit des awàs ».

Emera regarda les autres awà, bouleversée.

— Tu ignorais cette légende ? demanda Yēkela surprise.

— Je ne suis pas née ici, s'excusa presque Emera humblement

— Mais tu possèdes le double don, intervint Dürü, prenant la parole pour la première fois.

— Que cherches-tu à nous révéler, Dürü ? demanda Irié surprise.

— Il existe des gardiens et des gardiennes, partout dans le monde, Irié. Mais seule, une descendante d'awà et de Kamü-Balé peut posséder le double don.

— Qu'est-ce que cela veut dire, s'étonna Emera ?

— Dürü a raison. Curieux que je n'y ai jamais songé ? Cela signifie que tu es l'une d'entre nous, par le sang et la descendance, Emera.

— Mais je suis née en Europe, même si j'ai été conçue, ici, au Costa Rica. Je sais qui sont mes parents et ils ne sont ni l'un ni l'autre des bribris !

— Tes parents, non. Mais le double don est très rare. Il n'apparaît dans une famille Bribrí que toutes les trois ou quatre générations. Parfois même, une seule fois par siècle.

— Est-ce à dire ? balbutia Emera.

— Que tu es probablement une bribrí de sang, oui.

— Mais Irié, c'est impossible ! Comment ?

— C'est ce qu'il va te falloir découvrir. Ce qu'il va, nous falloir découvrir, pour rompre la malédiction qui nous menace !

— Et là réside la clé, compléta le vieux Dürü.

3.

Un peu à l'écart du village de Bribri, 1950

Miella ouvrit les yeux et s'assit sur son hamac, encore à moitié endormie. Un bruit sourd l'avait réveillée. Elle tourna la tête vers le panneau de bois qui séparait leur coin de nuit de celui de leurs parents. Le froissement d'une couverture lui indiqua que son père était en train de se lever. Il était encore tôt, aux alentours de 4 h 30 du matin, et le soleil ne ferait son apparition, qu'une heure plus tard. Dans cette région du Costa Rica, dans le village de Bribri, les matinées étaient relativement fraîches, avant que le soleil ne plombe l'air et ne le fasse vibrer de chaleur.

Un grattement répété, sur la porte en bois, lui fit comprendre que quelqu'un était venu chercher son père pour une intervention d'urgence. Certainement, un animal prit dans un piège, dans la forêt derrière leur maison. Sans faire de bruit, pour ne pas réveiller ses deux jeunes sœurs qui dormaient encore, elle se leva et s'habilla rapidement. Puis, elle rejoignit son père, dans la cour en terre, derrière leur maison. Il discutait avec un paysan qui avait l'air terrifié :

— Il faut venir, Kamü-Balé, vite ! haletait le jeune homme, essoufflé et couvert de boue. Dans le piège, près de la rivière, ce n'est pas un cochon, c'est autre chose.

Un regard suffit à Joao pour comprendre l'importance du danger. Il attrapa son sac et sursauta lorsque Miella surgit à ses côtés.

— Très bien, Fernando, je te suis. Miella ? Tu ne dors pas ? murmura-t-il.

— Laisse-moi aller avec toi, papa, supplia la fillette de six ans.

Son père sourit.

— C'est peut-être dangereux. Apparemment, ils ont trouvé un jaguar pris au piège.

— S'il te plaît, papa ! Comment deviendrais-je Kamü-Balé, sans voir ? Tu dis toujours que rien ne vaut l'expérience, pour un guérisseur.

Joao sourit à nouveau devant le visage buté de sa fille aînée.

— Mi princesa, répondit-il en la serrant dans ses bras, on ne devient pas Kamü-Balé, on naît ainsi. Tu n'as que six ans, tu as largement le temps de découvrir si tu en es une. Et c'est la nature qui t'octroiera ce don, ou pas. Lorsqu'elle l'aura décidé. Les jaguars sont des animaux dangereux et imprévisibles. Il va me falloir être très prudent. De plus, l'animal est près de la rivière, à plus d'une heure de marche. Tu es trop jeune pour une telle randonnée.

— Qui sait ce que le temps nous réserve ? répondit la fillette doctement.

— Toi, tu as encore joué à la réunion des awà, avec tes amies, n'est-ce pas ?

— Bien sûr ! Irié et moi avons même décidé que nos enfants ou nos petits-enfants se marieraient. Comme cela nous ne serons jamais séparées. S'il te plaît, papa, s'il te plaît ! Je n'ai

pas peur des jaguars, ce sont des animaux magiques. Irié dit que les jaguars marchent entre les mondes. Qu'ils voient ce que les autres ne voient pas et gardent des passages. Ils nous protègent et protègent la nature qui nous entoure. Et puis, c'est moi qui marche le plus longtemps, ajouta-t-elle. C'est toi qui l'as dit.

Son père lui sourit à nouveau, encore hésitant.

— Emmène-la avec toi, Joao, intervint sa jeune femme qui venait d'apparaître à la porte. Sinon, elle ne nous laissera pas en paix, ajouta-t-elle, en souriant et en passant tendrement la main dans les cheveux de son aînée. Et puis, il est peut-être temps.

— Merci maman, murmura Miella en lui sautant au cou.

— Très bien, si vous vous y mettez à deux, je suis obligé de céder, plaisanta le jeune awà. Prépare-lui un sac. Et toi, jeune fille, vas mettre des chaussures. Nous allons nous enfoncer dans la forêt.

Miella ouvrit la bouche pour protester, puis se ravisa. Elle avait gagné, elle accompagnait son père. Elle pouvait céder sur les chaussures. Elle retourna dans la maison sur la pointe des pieds et chaussa ses sandales. En la voyant mettre ses souliers, Wendy, sa petite chatte, couchée sur son hamac, bâilla et s'étira. Elle comprit que Miella partait dans la forêt et qu'il lui fallait rester à la maison.

Dans la cour, deux de leurs chiens dormaient encore, profitant de la fraîcheur de la nuit. La maison était silencieuse, néanmoins bercée par le chant de la forêt toute proche. Siböna, tout en préparant le sac de sa fille, profita de ce lever matinal pour ouvrir les volets en bois et faire rentrer un peu de

fraîcheur. Elle mit des beignets de maïs aux légumes et des fruits dans le sac de Miella, ainsi qu'un petit bol pour puiser l'eau à la rivière. Elle y rajouta une couverture et un chapeau cloche. Quelques minutes plus tard, Joao et sa fille, Miella, prirent le chemin de terre qui menait au village. Après 50 mètres, ils bifurquèrent à droite, vers la forêt profonde.

Assez rapidement, la forêt se densifia et ils durent quitter la piste. Tout autour d'eux, la végétation bruissait et les animaux se parlaient ; cris d'un singe hurleur pour annoncer leur venue, ou coassements des grenouilles enchantant la nuit. Le chemin vers la rivière demandait une excellente connaissance de la forêt et de ses raccourcis afin de ne pas se perdre. Enfin, si l'on pouvait nommer ces sentiers sauvages, chemin. Mais Joao était un awà, un chaman, dans la culture Bribri. Il était souvent appelé pour soigner les animaux ; d'où son nom de Kamü-Balé, — celui qui soigne les animaux —. Même si, dans la culture Bribri, toute vie étant liée, il n'existait pas de distinction stricte entre humains et animaux. Certains awàs possédaient un don spécial avec les animaux sauvages. Tel était le cas de Joao. Il connaissait chaque arbre, chaque plante et était connecté à la nature. S'il était perdu, il lui suffisait de demander de l'aide et la forêt mère le guidait. Joao marchait en dernier, pour se caler sur les pas de sa fille qui suivait Fernando. À mesure qu'ils s'enfonçaient dans la forêt, l'air devint plus lourd, plus humide. Miella, silencieuse, marchait d'un pas vif et sans faire de bruit.

Après plus d'une heure de marche, ils commencèrent à entendre le flot tumultueux de la rivière, encore à dix minutes de là. Juste en amont se dressait une grande clairière que les coupeurs de bois avaient défrichée, pour en faire une terre arable. Au-delà du son rageux de la rivière, Miella perçut un autre bruit. Comme un grondement de tonnerre, comme si la terre se mettait à parler. Un mélange de halètements, de respirations saccadées, de terreur et de douleur.

L'animal était là, prisonnier d'un piège, posé là par les hommes, pour détruire et emprisonner. Et dans la cage en fer... Un jaguar magnifique avec sa fourrure tachetée et ses yeux d'or. Il semblait blessé à la patte avant, une plaie ouverte qui saignait abondamment ; apparemment, c'était un jeune mâle. Son corps puissant se tendit à leur approche. Ses yeux fauves se fixèrent presque immédiatement sur Joao et ne le quittèrent pas du regard. Comme s'il avait compris. Il sentit que cet homme était venu pour le soigner. Aucune panique dans ses mouvements, mais une vigilance totale. Joao fit reculer sa fille et fit signe à Fernando de faire partir les autres paysans. Les hommes terrorisés s'agitaient et effrayaient le jeune jaguar.

— Il faut le tuer, il va attaquer, Kamü-Balé, murmuraient-ils.

Le jeune Kamü-Balé ne répondit pas. Avant toute chose, il devait se connecter au jaguar, lui demander la permission d'approcher, de le soigner. Il observa, respira calmement, pour se connecter à son don.

La patte avant de l'animal était prise dans un piège rudimentaire. Le métal avait entaillé profondément la chair. Mais le prédateur ne devait pas être enfermé depuis longtemps, jugea-t-il.

— Reculez tous. Lentement, ordonna-t-il

Sa voix était calme, douce, mais ferme. Il avait revêtu son énergie d'awà. Lorsqu'il était ainsi, personne ne discutait.

Il se connecta à l'animal et lui demanda la permission d'approcher, seul. Le prédateur le fixa à nouveau de ses grands yeux d'or et sembla incliner la tête en signe d'acquiescement. Alors, Joao avança ; chacun de ses pas était lent, mesuré, mais ferme. Il n'avait pas peur. Le jaguar avait accepté la connexion.

Néanmoins, il gronda plus fort, probablement pour tenir les autres hommes à distance. Ses muscles se contractèrent. Il pourrait bondir, malgré la douleur.

Émerveillée, Miella retint son souffle. Elle n'avait encore jamais vu son père ainsi ; dans son rôle d'awà. Lorsqu'il traitait un malade humain, ou un animal domestique, une chèvre ou un cheval, il utilisait très peu son don. C'est sa connaissance des plantes qui prenait le dessus ; sauf lorsque l'animal s'était perdu et n'était plus ancré à la terre. Ce qu'elle voyait-là était différent. Diffusément, elle comprit que sa mère avait souhaité qu'elle assistât à ce rituel. Elle était l'aînée, et la plus douée des trois enfants de Siböna et Joao. Peut-être est-il temps de lui enseigner certaines choses ? Son père continua à avancer,

de plus en plus serein, face au prédateur. Un prédateur sacré, mais qui pouvait l'attaquer et le tuer. Les tuer, tous.

Joao psalmodiait désormais, très doucement, des mots rituels venus de la nuit des temps, transmis d'awà à awà, de génération en génération. Il récitait une litanie que la fillette ne comprenait pas, où le nom d'Udür revenait sans cesse. Pour calmer l'animal, l'apaiser. Et Miella pensa qu'Udür était certainement le nom du jaguar. Celui qu'il avait donné à son père, lorsqu'ils s'étaient connectés.

Et peu à peu, magie de la litanie et du don d'awà, Udür s'apaisa et détendit ses muscles. Lorsque Joao fut près de la cage, Udür ouvrit la gueule, non pas pour l'agresser, mais pour lui partager sa souffrance. Toujours chantant, Joao avança et ouvrit la cage. Le moment fut bref, presque fulgurant. Un geste presque imperceptible de l'homme, et Udür qui le fixait, toujours, encore incertain de pouvoir lui faire confiance.

Peu à peu, la respiration d'Udür ralentit. Son corps se détendit, légèrement, puis totalement, sous les doigts du jeune Kamü-Balé. Et à nouveau, cette distorsion du temps. Comme si Joao agissait, à la fois, sereinement et très vite. Il dégagea sa patte de l'étreinte du piège, puis nettoya la plaie avec une solution qu'il avait lui-même préparée, composée d'eau et d'herbes médicinales aux propriétés hémostatiques et désinfectantes. Le sang était sombre, épais, mais l'awà, toujours connecté au jeune mâle, ne perçut aucune infection. Joao s'appliqua à visualiser la douleur, à la calmer, en se projetant, avec Udür dans le bassin d'une cascade. Peu à peu,

il effaça la mémoire de cette souffrance. En quelques minutes, il soigna la patte blessée et appliqua par-dessus un bandage naturel, fait de feuilles de bananiers retenues, enduites de son mélange, par des tiges de bambou. Le pansement se décomposerait tout seul, sans polluer la nature, et garderait le désinfectant en place quelques jours.

— Il ne faut pas rester longtemps, murmura-t-il à Miella, qui s'était approchée en silence.

Elle restait silencieuse, à une courte distance de la cage, découvrant la puissance de l'animal, la beauté de son pelage, sa fragilité aussi.

— Papa, est-ce qu'Udür va survivre ? » demanda-t-elle.

Son père ne leva pas les yeux, encore concentré.

— S'il se réveille assez vite... et s'il peut marcher. Oui.

Joao fit signe à sa fille de reculer et continua son soin énergétique, jusqu'à ce qu'il ne sente plus aucune mémoire de douleur chez Udür. Le jaguar n'avait pas bougé, laissant l'awa le soigner et acceptant la connexion mentale pour le soin énergétique. De temps en temps, il fixait Joao de ses grands yeux d'or, découvrant lui aussi cet homme qui l'apaisait. S'imprégnant de son odeur, de sa lumière, qu'il reconnaîtrait désormais n'importe où. Joao était grand pour un Bribri, avec des cheveux, non pas noir, mais auburn et des yeux clairs ; gris. Toute sa physionomie était déliée et tout en muscle, avec de grandes mains calleuses, en apparence peu faites pour soigner. Son regard de fumée était bienveillant, apaisé, adoucissant les traits plus anguleux de sa mâchoire. Après de longues minutes, il s'inclina face au jaguar et le remercia d'avoir accepté la

connexion. Puis, il sortit de la cage, en prenant soin de la laisser ouverte.

Autour d'eux, personne ne bougeait ni ne parlait. Pour certains, le pouvoir d'un Kamü-Balé, couplé à leurs médecines ancestrales, était déroutant. Voire effrayant. Sauver un animal sauvage et sacré qui pouvait tuer, même si c'était par l'un des leurs, un awà, en choquait beaucoup. Mais Joao était un awà au pouvoir puissant, issu d'une lignée d'awà bénéfique, en plus d'être un Kamü-Balé.

Joao les fit reculer de plusieurs mètres et leur demanda de partir ou de se dissimuler pour ne pas effrayer Udür, lorsqu'il se réveillerait.

Et le temps se suspendit... jusqu'à ce qu'un mouvement se fit entendre, derrière eux. Puis, le souffle du jaguar si puissant que la forêt s'arrêtait parfois pour mieux l'écouter. Son grondement aussi, qui venait du fond des âges, les émerveilla. Udür était debout. Il était encore instable. Mais il s'était levé.

Il se redressa et regarda une dernière fois Joao droit dans les yeux, comme pour lui témoigner sa reconnaissance. Puis son regard se posa sur Miella, fascinée, qui ne le quittait pas des yeux. Il inclina la tête dans sa direction, et d'un bon, disparut, sans un bruit, avalé par la forêt.

Sur le chemin du retour, le soleil s'était levé et dardait ses rayons, que la forêt filtrait, religieusement. Miella marchait désormais aux côtés de son père et non plus devant.

— Pourquoi tu ne l'as pas laissé mourir ? demanda-t-elle.
Son père réfléchit un instant et lui répondit.

— Parce qu’il fait partie de ce monde, lui aussi. Rappelle-toi, Miella. Nous formons un tout. Chaque être vivant sur cette terre, lui appartient et est relié à elle. Lorsque tu guéris un animal, tu guéris aussi la nature et le territoire où il choisit de vivre.

Au loin, la maison apparaissait déjà, comme un refuge, comme la vie. Une maison, légèrement différente des autres habitations Bribri. Plus grande, plus aérée, avec des séparations entre la pièce centrale où se logeait traditionnellement le feu et les deux chambres. Chacune des chambres avait des lits, fabriqués par son père, avec des matelas. Même si, tout comme ses deux sœurs, elle possédait un hamac pour dormir pendant la saison chaude. Et pour la première fois, Miella prit conscience de sa particularité. Aussi, celle de son père, qui se distinguait des autres hommes de la tribu. Awà Bribri et Kamü-Balé.

Siböna les avait entendus et se précipita vers eux les bras ouverts. Joao était épuisé et avait du mal à faire les derniers mètres. Elle l’attrapa par la taille pour le soutenir et fit de même avec sa fille avec son autre main. Miella les observa en silence, enviant leur amour. *Un jour, j’épouserai un homme que j’aime et qui m’aime, comme mes parents, se promet-elle dans sa tête.*

Quelque chose avait changé, dans son regard, dans son énergie. Elle ne le savait pas encore, mais son père venait de commencer sa transmission.

— L’as-tu sauvé ? demanda tout bas, Siböna.

— Oui, grâce au don. Il n’était pas enfermé depuis très longtemps.

— Quel nom lui as-tu donné ? plaisanta-t-elle.

— Son nom, bien sûr ! sourit Joao. Il s'appelle Udür.

— Un beau nom, décida sa jeune femme. Qu'est-ce qui t'inquiète ?

Joao mit un doigt sur ses lèvres pour lui faire comprendre qu'ils en parleraient, seuls. Les deux sœurs cadettes de Miella les avaient rejoints et Joao serra sa petite famille dans ses bras, comme s'il craignait de les perdre. Siböna fit signe à ses filles d'aller jouer et dit à Miella de se préparer pour le récurage. Ensuite, toute la famille mangerait et se reposerait. Elle conduisit son mari à l'arrière de la maison et il s'installa sur son hamac pour reprendre des forces. Elle lui apporta à manger et à boire et s'allongea à ses côtés.

— Il nous faudra peut-être partir, Siböna, murmura Joao, après s'être désaltéré et avoir mangé un beignet aux légumes.

— Partir ? Mais pourquoi ?

— Les hommes ont peur de mon double don d'awà et de Kamü-Balé. Ils n'acceptent pas que je puisse sauver des animaux sauvages qui menacent leurs plantations toutes neuves.

— Mais c'est la tradition, la loi de la nature ! dit Siböna, choquée.

— La tradition disparaît face à l'argent et au pouvoir. Et puis, je ne suis pas né ici. Cela compte.

— Tu dis des sottises. Tu es le petit-fils de notre ancienne awà, et le cousin de Tsilä, l'actuelle.

— Mais j'ai été élevé à la ville, Siböna. J'ai le don, mais je ne fais pas vraiment partie de la tribu.

— Tu fais partie de ma tribu. Tu es ma famille, mon compagnon, mon âme sœur. Je n'aurais pas pu épouser un autre homme que toi. Nous nous suffisons à nous-mêmes. Qu'as-tu vu ? ajouta-t-elle, inquiète.

— Un malheur. Mais j'ignore quand il arrivera et comment l'empêcher.

— Repose-toi. Je vais baigner Miella. Ensuite nous mangerons et nous nous reposerons. Ce soir, tu iras voir Tsilä.

— Les hommes ont peur de ce qu'ils ignorent, Siböna. La différence génère la méfiance et crée la haine. On chuchote qu'un homme élevé à la ville ne peut avoir le don et encore moins le double don et l'on me craint. Ces derniers temps, les coupeurs de bois offrent beaucoup d'argent pour une parcelle de jungle. Ils se sont regroupés en coopérative, qui vend le bois costaricain et panaméen aux États-Unis. Et mon don avec les animaux sauvages les empêche d'étendre leur exploitation.

— Nous trouverons la solution. Sinon, nous partirons. Je te suivrai avec les filles et l'enfant à naître, sourit-elle en touchant son ventre.

Joao la regarda surpris et la prit dans ses bras. Elle rit joyeusement.

— Un fils, ajouta-t-elle.

— Cela m'est égal. Nous sommes Bribri, plaisanta-t-il. Chez nous, ce sont les femmes qui ont le pouvoir.

— Tu as raison. Tu es un homme de la ville, se moqua-t-elle en l'embrassant.

Joao sourit à cette remarque et ferma les yeux. Son instinct lui disait qu'ils étaient en danger. Sa famille était menacée. Le voile noir s'était étendu sur ses yeux, il y a quelques jours, et

ne voulait pas s'en aller. Il repensa à un autre temps, qu'il avait espéré révolu. Ses paupières se pressèrent sur ses yeux et une douleur au côté le poignarda, comme un coup de couteau. Il devait s'atteler à la construction de ce tunnel, qu'il avait vu en rêve... Il sentait que c'était vital !

4.

Paris, février 2025

— Mireille ! Un appel pour vous. À la maison !

Mireille d’Hautecourt Mankiewicz lâcha un juron et se massa la nuque. À 80 ans, la station assise prolongée tirait sur sa nuque et lui donnait des maux de tête. Avec un soupir, elle leva les yeux de son ordinateur et sortit lentement de son fauteuil. Elle était mince et plutôt grande, plus d’un mètre 70, avec un visage d’ange en forme de cœur, entouré de cheveux mi-longs et tous blancs. Ses yeux d’un vert profond, légèrement en amande et souvent plissés, lui donnaient souvent l’allure d’un chat sauvage, aux aguets, mais qui se maîtrisait. C’était une femme étrange, tout en contrôle, souriant peu, avec un esprit aiguisé. D’elle, on savait peu de choses. Même Fabienne, qui travaillait avec elle au refuge des Flamboyants, depuis plus de trente ans. La vieille dame était réputée comme étant dure, intelligente, probablement plus que ne l’avait été son défunt mari, Xavier Mankiewicz ; et surtout sans pitié. Sauf lorsqu’il s’agissait de ses animaux. Son sens des affaires couplé à la fortune des Mankiewicz avait fait des Flamboyants, Le Refuge, de toute la région. Et, son taux d’adoption était quatre à cinq fois plus élevé que celui des autres structures. Toujours grommelant, elle quitta son bureau,

au refuge des Flamboyants, pour rejoindre sa maison tout au bout de l'allée. Elle gravit les quelques marches de son hôtel particulier, sis dans le XVI^e arrondissement, et se dirigea vers la console sur laquelle trônait son vieux téléphone fixe.

— Bonjour, Madame, vous êtes difficile à joindre aujourd'hui, dit une voix jeune. Comment allez-vous ?

— Bonjour Bastien. Bien, je vous remercie. Désolée, j'avais éteint mon portable pour me concentrer sur la comptabilité du refuge. Ces chiffres sont un véritable casse-tête. On dirait qu'ils se sont tous donné le mot pour m'embrouiller. Avez-vous du nouveau pour moi ?

— Ça s'agite du côté du Panama. On m'a parlé de deux nouveaux réseaux qui recrutent activement. Des filles très jeunes, plus jeunes que d'habitude.

— Le Panama ?

— Oui. L'affaire Sophia leur a donné des idées. L'Agence, elle-même, vient d'y ouvrir une antenne. Une idée de Novacek. Pourquoi ne pas venir nous rejoindre ici, madame ? Si je peux me permettre, il n'y a plus rien pour vous à Paris. Et, vous pourriez revoir votre petite-fille.

— Bellami, ma petite fille sait désormais que je suis à la tête d'un réseau de prostitution de mineures, dont elle a fait partie. Pensez-vous qu'elle m'accepterait, dans ces conditions ?

— Je ne suis pas d'accord avec vous, madame. Ce sont votre mari, votre fils et votre petit-fils qui étaient à la tête d'un réseau de prostitution. Vous, vous dirigez un refuge pour animaux. Et, vous ignoriez qui elle était !

— Mais j'ai laissé faire, Bellami. Je savais, et j'ai laissé faire. Et je suis impliquée, dorénavant, directement. Jusqu'à

l'arrivée de Sophia, le sort de ces filles m'indifférait. Personnellement, je me serai enfuie, comme Sophia l'a fait à la première occasion. Mais, lorsque l'on apprend que sa petite fille fait partie de son propre réseau de prostitution, les données changent ! J'aurais pu passer la main à la mort de mon fils et de mon petit-fils. Mais, je me suis laissé entraîner, pour l'argent, par habitude.

— Juste pour cela, madame ? osa Bastien Bellami.

— Non, lâcha la vieille dame d'un ton brusque.

— Vous souhaitiez protéger Sophia, n'est-ce pas ?

— Si je n'avais pas repris les rênes, ils se seraient déchaînés et l'auraient poursuivie et anéantie. Elle et sa famille. Je n'avais pas le choix.

— Qu'arrivera-t-il lorsque vous disparaîtrez, Madame ?

— Que voulez-vous dire ?

— « Les serpents muent, mais ils restent les mêmes » avait l'habitude de dire mon frère aîné.

— Novacek et ses hommes ont désormais d'autres chats à fouetter. Par ailleurs, ils ont à cœur de donner un nouvel élan au réseau. Les enquêtes diligentées par le FBI, suite aux fuites de Franck Alonzo et le fichier client fourni par Sophia, ont déstabilisé tout l'édifice.

— Et lorsqu'ils auront relancé le réseau, en Amérique Centrale, en Amérique du Sud ou en Asie ?

— Qu'essayez-vous de me dire, Bastien ? Qu'avez-vous entendu ?

Bastien Bellami hésita puis poursuivit :

— J'ai entendu parler d'un nouveau venu, Silas Vallarino. Un homme dangereux, et retors. Un de nos anciens recruteurs

dans le sud de la France, qui a su se faire bien voir par Novacek. Depuis quelques mois, il a pris la tête de la nouvelle branche de l'Agence, en Amérique Centrale et en Amérique du Sud. Ses bureaux sont installés au Panama, mais il rayonne dans toute la région. Franck et moi le tenons à l'œil, lui et ses équipes. Au cas où. Pour l'instant, il n'a pas mis les pieds au Costa Rica. Mais, malheureusement, je crains que cela ne soit dans ses projets.

— Pourquoi ? Vous pensez qu'il a une chance de recruter dans ce pays ?

— Madame, dans tous les pays, il existe de pauvres filles qui rêvent de gloire, et d'argent facile.

— Très peu au Costa Rica, Bastien.

— Fasse que vous ayez raison, madame. Mais, il y a une autre raison pour laquelle sa venue est plus dangereuse encore.

— Laquelle ?

Bastien hésita.

— D'après nos informations, il s'agirait de l'homme qui a forcé votre petite fille, lorsqu'elle avait 15 ans. Le père de sa copine de classe.

Mireille D'Hautecourt Mankiewicz étouffa un nouveau juron.

— Cette ordure est encore vivant ? J'avais ordonné qu'il disparaisse !

— Apparemment, il a réussi à négocier sa vie auprès de Novacek. Novacek ignore que Sophia, enfin, Emera est votre petite fille. Pourquoi, madame ?

— Ce que les gens ignorent les empêche d'avoir une emprise sur vous, Bastien. Pensez-vous que j'aurais pu

protéger Sophia et sa famille, si Novacek avait su qu'elle était ma petite-fille ? D'ailleurs, au départ, même moi, je l'ignorais. Je m'étais profondément attachée à elle, lorsqu'elle travaillait comme bénévole pour moi, au refuge. Elle me rappelait, non, elle me rappelle, quelqu'un que j'ai beaucoup aimé, autrefois... Étrange comme le destin vous offre parfois de précieux cadeaux. Mais, j'ignorais quelle était ma petite fille. Si je l'avais su... Mais, je ne l'ai découvert que lorsque vous m'avez fait votre rapport, après la mort de mon fils et de mon petit-fils. Il ne servirait à rien, à présent, de sanctionner Novacek, pour cette erreur. Au contraire, utilisons-la. Grâce à cette information, j'ai désormais un excellent moyen de pression sur lui. Je vais faire circuler l'information que je sais qu'il m'a désobéi ; et attendre de voir sa réaction. Ensuite, j'appuierai sur le bon bouton le moment venu pour le museler et le forcer à faire ce dont nous avons besoin.

— Vous êtes diabolique, madame, rigola Bastien.

— Croyez-vous, Bastien ? Ne vous y trompez pas. Les hommes de son espèce comprennent uniquement la haine et la peur. Tous les humains en général, d'ailleurs. La frontière entre un homme bien et un salaud est parfois mince et peut dépendre des circonstances. Des choix aussi que nous faisons, lorsque nous nous trouvons à la croisée des chemins. Mais, certains êtres humains naissent ainsi, pervers. Sans espoir de rédemption.

— Que faisons-nous pour Silas, Madame ?

— Avons-nous un moyen de pression moins personnel que l'agression de ma petite fille ? Que savons-nous sur lui ?

— Il est toujours marié à la même femme, une riche héritière, dont la famille possède des vignobles. Il a une fille, Tania, l'ancienne copine de Sophia, qui est désormais mariée et a deux enfants. Âgés d'un an de plus que Lucile et Teo.

— Bien. Très bien. Gardons cela en tête. Cela pourrait nous servir. Exerce-t-il une autre activité, en sus de l'Agence ? Et surtout, savons-nous ce qui l'a amené au panama ?

— Nous le pensons. Nous pensons comme vous qu'il est ici depuis plus longtemps qu'il ne le dit. En revanche, qu'elle était son activité antérieure, cela reste un mystère. Mais, Franck cherche avec l'aide du réseau de Tomas. Il a flairé un truc louche, mais n'en est qu'au début. Faisons confiance à Franck, s'il y a un loup, il le trouvera.

Pour la première fois, un mince sourire se dessina sur le visage de Mireille Mankiewicz.

— Sans aucun doute. C'est là qu'il nous faudra chercher, qu'il vous faudra chercher, pour l'empêcher de nuire. Je veux éviter que Sophia soit directement nommée. Nocacek est-il dans le coup aussi ?

— Je ne dirai pas cela. Disons plutôt qu'il laisse faire. Tant que l'argent et les filles rentrent, les méthodes de Silas l'indiffèrent.

— Trouvez ce qu'il mijote, et tenez-moi au courant. Quand est-il arrivé au Costa Rica ? Comment ? Et surtout pour quoi ? Ce genre d'hommes ne s'expatrie pas à l'autre bout du monde sans raison. Certes, ses agissements avec des filles très jeunes peuvent l'avoir poussé à partir. Mais, par expérience, je sais que ces hommes sont rarement inquiétés. Surtout ceux qui travaillent pour l'Agence. Je vais vous faire transférer des

fonds supplémentaires dans la journée pour vous permettre d'accélérer les recherches. Nous avons besoin d'être en possession de toutes les informations pour l'abattre. Est-il au courant que Sophia est vivante et réside au Costa Rica ?

— Nous l'ignorons, madame. Cependant, je ne le pense pas. Mais, s'il l'apprend, Dieu sait ce qu'il pourrait faire ! Théoriquement, il est en mesure de la reconnaître. Et, donc, de la dénoncer à l'Agence. Quelle serait la réaction de Novacek ou de l'un de ses lieutenants, s'ils apprenaient que Sophia est en vie ? Nul ne peut le dire.

— Ne vous inquiétez pas pour cela. Si cela arrive, Franck s'en occupera, avec mon aval. Pour l'heure, il nous faut découvrir ce qu'il trame en sus de l'Agence, avant d'entreprendre quoi que ce soit. Il serait dangereux de l'éliminer avant de connaître toutes les ramifications de son business. Patience. Sophia sait-elle que son violeur est au Panama ?

— Pour l'instant, non. Tomas veut la préserver.

— Dites à Tomas de le lui révéler, Bastien. Elle sera mieux protégée si elle est prévenue. Connaissant ma petite fille, elle préférera savoir. Et puis, elle connaît bien cette famille. Elle pourrait avoir une idée que vous n'aviez pas considérée !

— Pardonnez-moi d'insister, Madame, mais pourquoi ne pouvez-vous pas nous rejoindre ici ? Une tête de plus serait la bienvenue, ajouta-t-il. Je suis sérieux.

— Je vous remercie, Bastien, mais je ne peux pas abandonner mon refuge. Ces animaux comptent sur moi. Au contraire des hommes, les animaux méritent d'être protégés et

sauvés. Et puis, je suis plus efficace, ici, dans l'ombre, qu'en pleine lumière.

— On croirait entendre parler votre petite fille. Vous avez bien quelqu'un de confiance à qui remettre les rênes des Flamboyants, le temps que cette affaire soit résolue ?

Mireille eut un sourire désabusé à l'autre bout du fil.

— Pensez-vous vraiment que cela s'arrêtera un jour, Bastien ? Je ne le crois pas. Il y aura toujours des dangers et des menaces. C'est notre lot lorsque l'on choisit une telle vie.

— Mais vous pourriez disparaître, madame. Comme Sophia. Enfin je veux dire, Emera.

— Et où irais-je, Bastien ? À mon âge ?

— Ici. La vie est courte, madame. La mort de mon frère aîné me l'a appris. Vous pourriez profiter de votre petite fille et de vos arrière-petits-enfants.

— Bastien, je ne suis pas ce genre de femme. Sans défis, je m'ennuierais, et je suis particulièrement désagréable lorsque je m'ennuie.

Bastien Bellami éclata de rire :

— Est-ce possible, madame ?

Mireille rit en retour.

— Tenez-moi au courant pour cette ordure de Silas. Je vais faire mon enquête également de mon côté. Dites à Franck que je l'appellerais pour recouper nos informations.

— Ce sera fait, madame. D'ici là, prenez le temps de réfléchir à mon idée.

— J'y réfléchirais, mon cher Bastien. J'y réfléchirai, je vous le promets. Peut-être un jour, me verrez-vous débarquer chez vous, incognito ? Qui sait ?

Bastien éclata de rire.

— Je vous fais confiance pour cela, madame. J'ai hâte de savoir sous quelle forme !

— Je ne suis pas sûre que vous apprécierez la surprise, mon cher Bastien, lâcha-t-elle. Au fond, je ne suis qu'un prédateur.

Bastien Bellami ouvrit la bouche pour répondre, médusé. À l'autre bout du fil, Mireille D'Hautecourt Mankiewicz avait déjà raccroché.

Elle ressortit de son hôtel particulier en direction du refuge. La conversation qu'elle venait d'avoir continuait de lui trotter dans la tête, pendant qu'elle regagnait son bureau. « *Silas Vallarino. Vallarino, ce nom lui disait quelque chose.* Elle fronça les sourcils et attrapa machinalement sa tasse de café, devenue froide. Puis elle se dirigea vers son coffre-fort, en sortit son ordinateur personnel et le déverrouilla. Elle ouvrit plusieurs dossiers et chercha quelques minutes avant de trouver celui qu'elle cherchait. Elle porta la tasse à ses lèvres et recracha presque immédiatement le liquide, en lisant ses informations. Elle jura à voix basse, et son regard se durcit. Elle saisit son portable et composa un numéro sécurisé. Au bout de deux sonneries, la voix d'un homme se fit entendre :

— Bonjour Madame, une urgence ?

— Je vais vous envoyer un dossier dans les minutes qui suivent. Je veux que vous fassiez des recherches sur un nom et sur cette famille et leurs activités.

— Illicites ?

— Illicites et criminelles. Vous allez être content, cela vous concerne personnellement et appuiera votre action. Lorsque vous aurez les points d'entrée, prévenez-moi. Votre contact sur place reste Dona Esteban, et j'ai mis Franck Alonzo sur l'affaire également, mais à un autre niveau. Appelez-les et échangez vos données.

— Je connais Franck.

— Vous avez déjà travaillé ensemble ?

— Oui, à Quantico. Vous pensez avoir trouvé le lien ?

— Oui. Et il s'apprête encore à frapper.

Mireille raccrocha songeuse. Elle était sûre que son intuition était la bonne. Restait à prouver les agissements de cette ordure et de sa famille. Avancer lentement et sans bruit, tout en verrouillant toutes les possibilités de fuite. Et ensuite, c'est elle qui frapperait... Elle éradiquerait définitivement cette engeance maudite, qui avait abusé de sa petite fille. Elle toucha le médaillon qui ne quittait jamais son cou et jeta machinalement les yeux sur une vieille photo de Sophia, prise, lorsqu'elle travaillait au refuge. Elle devenait sentimentale en vieillissant. C'était ridicule. Et inutile. Bastien Bellami venait de lui donner matière à réfléchir plus qu'il ne croyait. Fuir, disparaître, elle en avait les moyens. Mais à quoi bon disparaître si le passé vous hantait ? Elle secoua la tête. Non, c'était impossible. Vos crimes vous poursuivaient où que vous alliez. La douleur aussi. Avait-elle des regrets ? Absolument pas. Elle avait fait ce qu'elle devait faire pour protéger sa vie. Elle l'avait menée comme elle l'entendait. Elle n'avait pas eu le choix. Mais partir, c'était revoir Sophia, sa petite fille... Et faire la connaissance de ses arrière-petits-enfants. Pour la

première fois depuis longtemps, elle eut un doute. Était-ce encore possible ? Sophia avait bousculé toutes ses certitudes et ramené de l'espoir dans sa vie. Une étoile sur son chemin ! Elle avait dit à Bastien qu'elle ignorait que Sophia était sa petite fille, lorsqu'elle travaillait aux Flamboyants. C'était l'exacte vérité. Mais, la vraie question qui la hantait était, qu'aurait-elle fait, à l'époque, si elle l'avait appris ?

Dépôt légal : Avril 2026